

nes chovelues des aunes et des saules, ou bien un oiseau de nuit, effrayé, s'envolait à travers les branches, ou bien encore l'aboiement lointain d'un chien de berger rompait tout à coup le silence.

Enfin, ils touchèrent le bord ; Gaston sauta lestement à terre. Pendant qu'il se fouillait pour payer le batelier, celui-ci prit sa lanterne qui était restée à ses pieds, et l'élevant au niveau de son visage, il laissa tomber en même temps le manteau qui l'enveloppait : M. de Tervaz poussa un cri de surprise ; dans ce conducteur mystérieux, il venait de reconnaître Julie Thibaut. A son tour, ce fut elle qui lui imposa silence d'un geste. Sans mot dire, elle lui glissa entre les doigts un mince morceau de papier et rapprocha encore sa lanterne, afin que Gaston pût le lire. Il y jeta les yeux et tressaillit : une subite et ardente rougeur colora son visage pâle et défait.

— Que faudra-t-il que je réponde de votre part ? demanda Julie.

— Dites que j'obéirai, répliqua-t-il.

Sur le papier que lui avait glissé la jeune fille voici ce que Gaston avait lu :

« Ne partez pas sans m'avoir entendu ; ne mourrez pas sans m'avoir pardonné. »

II

LES TROIS AMOURS

Jusqu'ici, continua maître Calixte Ermel, je n'ai pas très-exactement suivi le conseil d'Hamilton : « Béliet, mon ami, si cela t'est égal, commence par le commencement : » je me suis peut-être lancé trop vite en plein sujet, " in medias res, " et je m'aperçois qu'avant d'aller plus loin, quelques explications préliminaires sont indispensables à la clarté de mon récit.

Vous avez voyagé, monsieur le vicomte ; en Orient, en Italie, en Espagne, vous croyez sans doute avoir rencontré les plus belles femmes qui puissent se voir. Je pense que vous changeriez d'avis, si au lieu de ne connaître notre ville que par ses adjoints, ses géoliers et ses notaires, qui ne représentent évidemment que la moins attrayante partie du genre humain, vous contempriez dans nos bals, dans nos promenades ou dans nos fêtes, ces créatures ravissantes, nées pour la joie des cœurs et des regards, qu'on appelle les filles d'Avignon.

Comtadines ou Provençales, il y a dans leur sang un mélange des races gauloise et méridionale, qui unit et confond chez elles, en un harmonieux ensemble, les caractères les plus opposés. Piquantes et régulières, sérieuses et souriantes, sensuelles et idéales, rêves de poète et modèles de statuaire, sentimentales comme des héroïnes de roman, pétillantes comme des soubrettes de Molière, rien n'est comparable à ces splendides jeunes filles, lorsque, les mains entrelacées, elles se répandent, par un joyeux soleil de mai, à travers nos prairies ou fleurs, aussi fraîches que ces fleurs, aussi radieuses que ce soleil.

L'œil vif, l'air mutin, le pied furtif, la taille souple, vous les verriez, portant dans toute sa primitive élégance, le vrai costume indigène, dessinant les bandeaux lisses et lustrés de leurs cheveux noirs sous cette jolie coiffe blanche qui rappelle le casque antique, et donne envie de s'écrier comme Othello : « Oh ! mes belles guerrières ! »

Les fenêtres de nos mansardes encadrent, soyez-en sûr, dans leurs festons de campanules et de capucines, bien des Rigolettes inconnues, bien des Bernerettes oubliées, à qui il ne manque

qu'un peintre digne d'elles. Hélas ! ce n'est pas moi, pauvre vieux tabellion au front ridé, au cœur terni, qui puis me flatter de leur rendre leur physionomie originale et charmante.

Et cependant, quand je vous en parle, mon sang glacé se réchauffe ; sur mes lèvres attristées glisse ce sourire involontaire que le bon Homère prête aux vieillards de Troie, lorsqu'ils regardent Hélène, et que leurs yeux enchantés démentent les reproches de leur bouche.

S'il en est encore ainsi, maintenant que tout dégénère, maintenant qu'Avignon n'est plus qu'une capitale déchue dont le pavé inégal et roboté laisse croître l'herbe entre ses fentes, jugez ce que ce devait être dans le temps où nous comptions parmi les centres et les foyers de la civilisation renaissante, où nous servions de trait d'union entre les mœurs polies, les goûts poétiques, l'élégante urbanité du Midi, et cette barbarie féodale dont les ténèbres commençaient à peine à se dissiper. Plus tard, bien que cette splendeur fût près de s'éteindre, jugez ce qu'étaient encore la beauté, l'éclat, l'influence de nos femmes, alors que dans notre ville peuplée de plus de cent mille âmes, un vicaire-évoque, prince à demi ecclésiastique, à demi mondain, rassemblait à sa suite une cour brillante, florentine d'origine, française d'esprit, romaine de cœur, et que le bruit des fêtes, les accents de la poésie, le doux murmure des arts, faisaient retentir les murs de ce palais aujourd'hui si triste, où nous n'entendons que le pas mesuré de la sentinelle et le cliquetis des clefs du geôlier.

Eh bien ! à l'époque où nous ramène ce récit, première page de mes Mémoires, il n'y avait pas, soit à Avignon, soit aux alentours, une beauté qui ne s'éclipsât devant celle de trois jeunes filles, si complètement, si triomphalement belles, qu'elles rendaient impossible toute comparaison, toute rivalité, et même toute jalousie.

De ces trois jeunes filles, l'une appartenait à la noblesse : c'était Clotilde de Perne ; l'autre, à la bourgeoisie : c'était Antoinette Margerin ; la troisième, au peuple : c'était Julie Thibaut ; des circonstances assez singulières avaient présidé à leur naissance, et contribué à les rapprocher, malgré la différence des rangs et des fortunes.

Toutes trois étaient nées le même jour ; on les avait présentées, à la même heure, à l'église de Saint-Agricol, leur paroisse ; mais deux d'entre elles, les deux plus riches, Clotilde et Antoinette, avaient coûté, en naissant, la vie à leurs mères ; on eût dit qu'elles comprenaient sous quels funèbres auspices elles entraient dans ce monde, car elles tendaient leurs petites mains, comme pour demander un appui, et en pleurant d'une façon si touchante, que le curé, le sacristain, tous les assistants, fondaient en larmes.

Au nombre des personnes les plus vivement émues, se trouvait Suzanne Rioux, cousine de Madeleine Thibaut, la mère de Julie. Cette bonne femme, aussi pauvre que sa cousine, et mariée comme elle à un pêcheur du Rhône, avait un beau marmot, nommé Claude, à peine âgé de quelques mois. Voyant Clotilde et Antoinette en deuil, leurs parents éplorés, et tout le monde en mouvement pour leur chercher des nourrices, elle mit le poing sur la hanche, et affirma que Clotilde et Antoinette ne pouvaient avoir de nourrices plus robustes, plus fraîches et plus dévouées qu'elle et sa cousine Madeleine : elle se sentait, disait-elle, de force à allaiter une des deux orphelines en même temps que son gros petit Claude, et Madeleine Thibaut se chargerait de l'autre en même temps que de Julie.

La population des bords du Rhône est si vigoureuse, et ces deux femmes avaient une réputation si bien établie d'honnêteté